



HAL
open science

On ne voit bien qu'avec l'oreille : de l'observation à la narration des rapports sociaux

Rose-Myrliè Joseph

► **To cite this version:**

Rose-Myrliè Joseph. On ne voit bien qu'avec l'oreille : de l'observation à la narration des rapports sociaux. 2014. hal-04298979

HAL Id: hal-04298979

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04298979>

Preprint submitted on 21 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

On ne voit bien qu'avec l'oreille : de l'observation à la narration des rapports sociaux¹.

Rose-Myrliè JOSEPH

Nombre de femmes paysannes haïtiennes migrent vers Port-au-Prince où elles deviennent des servantes. Leur travail permet à d'autres femmes de la capitale d'effectuer un travail valorisé qui leur offre entre autres privilèges celui de migrer vers les pays du Nord. Arrivées en France, ces femmes privilégiées effectuent à leur tour le service domestique pour permettre à des Françaises d'investir le travail dit productif. C'est autour de cette chaîne de migration et de travail où s'articulent divers rapports sociaux que 69 femmes, en France et en Haïti, ont discuté avec moi de 2009 à 2012. Elles ont raconté leur vie dans des entretiens en groupe ou individuels. Pour comprendre leur vie, j'ai associé l'épistémologie féministe à la démarche clinique en sociologie qui a pour avantage d'appréhender le social en prenant en compte le vécu individuel et de construire le savoir en se centrant sur la parole des individus participant à la relation de recherche. La clinique et les études féministes ont en commun de donner de la place au point de vue des participantEs considéréEs comme sujets et non comme simples objets de recherche. Elles proposent aussi de prendre en compte la part des chercheurEs investie dans la recherche et ses effets sur la production de la connaissance. Pour tout cela, si j'ai essayé d'observer les rapports sociaux en jeu dans la vie de ces femmes, il m'a paru important d'écouter leur discours sur ces rapports. J'ai ainsi privilégié l'écoute par les entretiens, même si la proximité avec le terrain m'a ouvert la porte à une observation très instructive pour mon objet d'étude. Dans cet article, je présenterai d'abord la place de l'observation à côté de mes entretiens en valorisant les apports des entretiens à la compréhension des rapports sociaux. Ensuite, j'analyserai en quoi la place des chercheurs dans les rapports sociaux, par exemple mon statut de femme noire ou de migrante haïtienne, agit sur la relation de recherche. Puis je présenterai l'importance de la participation des personnes interviewées dans cette recherche où je ne tenais ni le rôle de l'observatrice cachée, ni celui de l'experte seule détentrice du savoir. Ici, il ne s'agit nullement d'effectuer une comparaison linéaire entre l'observation et l'entretien ni même de les hiérarchiser. Je veux juste montrer comment l'observation m'a été utile mais insuffisante et pourquoi, en fonction des caractéristiques de cette recherche, j'ai privilégié les entretiens.

De l'invisible à l'indicible

La sociologie clinique apparaît en France dans les années 80 et se présente comme une nouvelle approche de la sociologie qui ouvre la porte au vécu dans la conceptualisation des problèmes sociaux. Marcel Mauss devient ainsi le précurseur de la clinique, ainsi que Weber avec son approche compréhensive. Des sociologues comme Max Pagès, Eugène Enriquez et Vincent de Gaulejac développent cette approche à Paris, ainsi que des psychosociologues comme Jacqueline Barus-Michel et Florence Giust-Desprairies. La sociologie clinique prête attention aux dimensions individuelles, personnelles, psychiques, affectives et existentielles des rapports sociaux. Elle articule le social et le psychique et prône l'interdisciplinarité pour mieux cerner la complexité de

1 Ce texte a été soumis pour publication en 2014.

ces rapports sociaux. En outre, elle repense les liens entre la recherche et l'intervention en se donnant une visée transformatrice, émancipatrice. Loin d'être une démarche d'instrumentalisation des sujets aux seules fins de la recherche, elle place au centre de ses préoccupations la possibilité pour un individu ou un groupe de se poser en tant que sujet, notamment en faisant construire du sens sur son vécu. Cette finalité dépasse une simple volonté de recueillir des données, et met le-la chercheurE dans une relation particulière avec les individus participant à la recherche, individus considérés comme des êtres autothéorisants pleinement capables de participer à la production de sens. Le-la clinicienNE rompt avec la position d'expertise qui le-la camperait comme seulE détenteur-trice du savoir scientifique pour qui les participant-e-s seraient de simples informateurs. Dans cette co-construction du savoir, l'offre de recherche rencontre une demande sociale au sens où l'objet de recherche répond à une situation vécue par le sujet qui a envie de l'appréhender. Ce que le-la chercheur lui offre (lui propose de comprendre) répond ainsi à son propre besoin de comprendre, à sa propre demande qui sera explicite ou non, directe ou non. L'activité compréhensive des sujets est ainsi incluse dans l'objet même de la recherche, déterminant ainsi le terrain et l'analyse. La relation est donc fondamentale en sociologie clinique. Florence Giust-Desprairies (2004) déclare : « *L'objet ne se laisse saisir que dans la relation que le chercheur établit avec lui* » (P. 124). L'auteure poursuit : « *le matériau clinique n'est pas accessible par l'observation directe mais par les effets de sens dans une relation* » (P. 135). Mais cette relation doit faire objet d'analyse. Il s'agit alors de discerner la part du- de la chercheurE qui est impliquée dans la recherche et ce que cette implication transforme dans la construction de l'objet d'étude, dans la réalisation du terrain, ou dans l'analyse des données. La clinique recherche l'objectivité, mais sans récuser la présence de la subjectivité, présence qui, d'après Vincent de Gaulejac et Pierre Roche (2007), est à la fois irréductible et irrécusable. Elle met au travail la subjectivité du- de la chercheur pour en faire non un biais mais un instrument de connaissance. A côté de cette subjectivité réflexive, la clinique se fonde sur des supports méthodologiques également pour atteindre l'objectivité. Mais elle encourage des méthodologies d'enquêtes plus « démocratiques », participatives, ouvertes, créatives, celles-là qui favorisent la parole et restent centrées sur l'écoute. Par conséquent, les récits de vie paraissent des supports adaptés à la clinique, non seulement parce qu'ils permettent de voir comment les individus objets d'une histoire cherchent à en devenir les sujets, mais aussi parce qu'ils favorisent la parole. En cela, la sociologie clinique privilégie les entretiens à l'observation. Broda et Roche (1993), déclarent : « *Cette sociologie n'est plus alors une science basée essentiellement sur l'observation* » (p. 118). Ils continuent à différencier la clinique de l'observation ethnographique en affirmant : « *écouter, ce n'est pas observer* » (p. 119). La centration sur la parole, sur la relation de recherche et la co-construction de sens avec les participant-e-s représentent, entre autres, les grandes différences entre les entretiens cliniques et l'observation ethnographique. Pourtant la démarche clinique se rapproche de l'ethnographie contemporaine, marquée par la réflexivité et l'attention à la relation d'enquête dans la formulation de hypothèses et la construction de l'analyse. Elle rencontre aussi la recherche féministe à plusieurs niveaux, en témoigne cette citation de Michèle Olivier et Manon Tremblay (2000) qui décrivent ainsi la recherche féministe :

« Parce qu'elle est à la fois projet scientifique et projet sociopolitique de transformation des rapports sociaux ; parce qu'elle allie théorie et pratique, la recherche féministe a fortement contribué à la remise en cause du principe de détachement qui était au cœur de la science moderne. Comme d'autres perspectives critiques en sciences humaines et sociales, la recherche féministe porte en elle un(des) projet(s) politique(s) et

normatif(s) d'analyse et de transformation des rapports sociaux qui font appel à la notion d'engagement: engagement pour la compréhension et la transformation des rapports sociaux qui légitiment et perpétuent la subordination des femmes ; remise en cause des notions d'objectivité et de neutralité par rapport aux valeurs; remise en cause de la séparation sujet/objet ; prise en compte plutôt que rejet des points de vue des participantes à la recherche ; engagement pour que s'établissent des relations plus égalitaires entre toutes les participantes au processus de recherche » (P.217).

Ce sont donc ces principes, partagés à la fois par la recherche féministe et l'épistémologie clinique qui déterminent mon travail de terrain et m'ont fait privilégier les entretiens à l'observation. Pourtant, dans ma méthodologie construite essentiellement autour de récits de vie, j'ai eu également recours à l'observation. En allant « au plus près du vécu » des personnes comme le propose la sociologie clinique, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder, de voir, d'observer ne serait-ce que partiellement. L'observation rend mes questions et hypothèses plus proches du vécu des femmes rencontrées et me semble en cela une obligation clinique. En outre, j'ai souvent été obligée d'adapter mes outils méthodologiques aux conditions de vie des femmes rencontrées, à leur temps de travail, à leur difficulté de concilier leur vie personnelle et leur vie professionnelle, à leur niveau d'instruction, etc. La place de chaque femme dans différents rapports sociaux croisés – ceux de classe, de race, de sexe, et Nord/Sud - a donc été déterminante dans ma manière de recueillir les données sur leur travail et leur migration. Pour me raconter leur vie, mettre des mots sur les rapports sociaux tels qu'elles les vivent au quotidien, ces femmes m'ont m'introduite dans leur intimité (leur maison, leur espace de travail), ce qui m'a fait observer tout en interviewant. Cette flexibilité imposée dans la recherche m'a ainsi ouvert la porte à des situations de vie, me facilitant ainsi l'accès à l'observation des relations de travail, des relations de couple, des divisions marquant à la fois le travail et le service domestiques².

Quand un enfant pleurait ou sursollicitait sa mère pendant qu'elle me parlait, ou lorsque de jeunes garçons cherchaient que l'entretien finisse pour bénéficier de la cuisine de leur mère, je passais facilement pour l'observatrice indésirable. Pourtant, ces scènes observées concordait avec les mots de ces travailleuses qui, en France et en Haïti, se plaignent d'être surresponsabilisées dans le domestique. J'ai été hébergée plusieurs jours par Laurette, une assistante maternelle haïtienne que j'interviewais en France. Je voyais les parents, surtout les mères, déposer et reprendre leur enfant, discuter avec la nounou, regarder la visiteuse que je représentais à leurs yeux, etc. J'ai observé cette nounou dans ses journées de travail avec les enfants, et de fait les entretiens se sont déroulés dans cette ambiance où chaque phrase était entrecoupée par le bruit des enfants qui cherchaient parfois à se faire remarquer. Les données de l'observation peuvent ainsi renforcer le discours des interviewées. Chez Laurette qui devait alors s'occuper à la fois des enfants gardés et de sa propre vie familiale, j'ai observé les difficultés de conciliation entre le travail et le service domestique dans ce cadre spécifique où les deux types de travail, gratuit et payant, familial et salarial, se déroulent dans le même espace et simultanément. Je voyais aussi comment elle se sacrifiait à la cuisine pour son mari, ce qui revient d'ailleurs dans les entretiens où elle présente cette responsabilité comme un frein à sa réussite professionnelle. L'observation a donc beaucoup apporté à ma recherche, même si elle vient plus souvent comme le résultat d'un évènement lié au déroulement de mon terrain que comme un objectif visé.

2 Ici, le concept de *travail domestique* renvoie à tout le travail gratuit des femmes dans leur propre famille (y compris le *care*), et le *service domestique* au travail salarié que font certaines femmes chez d'autres.

Pourtant, cette observation qui s'impose ou qui vient n'est pas « donnée ». Parfois, elle est même impossible. Pour m'introduire dans leur intimité et se laisser observer, les femmes doivent me faire confiance. Cela fait que l'observation reste dépendante de mes entretiens, aussi parce que cette recherche touche à l'intimité des gens. De même, les femmes qui n'ont pas confiance et refusent implicitement d'être observées, ne participent pas aux entretiens. D'autres fois, l'observation s'offre au fil des rencontres, quand les femmes se dévoilent graduellement. Les servantes à Port-au-Prince ont toujours refusé de m'accueillir chez elles au début, en précisant qu'elles n'ont pas encore de « chez soi », que leur maison n'est pas digne d'être visitée. « *Lorsque j'aurai une vraie maison, je t'inviterai chez moi* », dit Sentàn. Elles expriment alors, clairement, la honte d'être observées, elles qui ont pourtant accepté de me raconter leur vie et exprimé leur joie de participer à cette recherche. Une servante a préféré me recevoir dans le salon de sa voisine. D'autres m'ont reçu chez leur patronne, sur leur lieu de travail, surtout quand c'est leur patronne qui m'avait mis en contact avec elles. Dans ces cas là, tout en mesurant la limite de ce cadre pour critiquer la relation de service domestique, j'en ai profité pour observer, surtout les conditions matérielles de travail puisque le relationnel restait moins visible. Mais au fil des années, j'ai été finalement invitée par ces servantes qui ont voulu aussi que je rencontre leur famille, que je voie où elles habitent, que je reste en contact avec elles. Elles n'avaient plus la peur d'être dévoilées vu que tant de choses avaient déjà été dévoilées dans les entretiens.

Au-delà des entretiens l'observation m'a été précieuse. Elle m'a fait passer par des situations concrètes pour saisir l'organisation ou les divisions du travail, et finalement accéder aux rapports sociaux autrement invisibles. Parfois possible et d'autre fois interdite, l'observation qui confirme parfois les récits des femmes ou au contraire les contredit, a toujours apporté un plus à ma méthodologie. C'est d'ailleurs ce que me dit le mari de Laurette qui savait que j'interviewais sa femme et qui tenait parfois à donner son point de vue sur ma recherche ou le récit de sa femme. Il discutait avec sa compagne sur les entrées et sorties dans le budget du ménage, et sachant que j'étais témoin de cet échange sur l'intimité du couple, il m'a raillé en déclarant que ma présence dans leur salon valait plus que mes entretiens enregistrés via un dictaphone.

Les données de l'observation contredisent-elles les résultats des entretiens ?

Dans les entretiens, Laurette critique le surinvestissement des femmes dans le travail domestique. Mais lorsque je séjourne chez elle en 2007 et en 2011, j'observe que son mari ne participe pas aux tâches domestiques. Pour moi, il était clair que les données de l'observation (le non-partage des tâches) contredisaient les données émergentes des entretiens (les tâches doivent être partagées entre hommes et femmes). Il me paraissait que cette femme adoptait un discours complètement décalé par rapport à sa vie quotidienne. Pourtant cette observation ne contredit les entretiens qu'en apparence. L'écart entre les données recueillies par ces deux techniques différentes montre surtout que le fait de critiquer la division sexuelle du travail ne signifie pas forcément que, dans la réalité, les tâches sont partagées dans la famille de l'interlocutrice. Les données de l'entretien pris séparément porteraient à prendre Laurette pour une *superwoman* qui critique si bien les inégalités donc qui serait, a priori, capable d'agir dans le sens de sa lutte. Et sans ses mots, les données de l'observation la feraient passer pour une femme complètement soumise et qui, a priori, ignore ou réfute les principes de l'égalité. Mais Les données d'entretien et celles de l'observation, prises dans leur complémentarité et non dans leur contradiction, montre plutôt que les rapports sociaux étant complexe, la capacité d'action ne découle pas uniquement de la compréhension de ces rapports. Le discours de Laurette n'est que le chant de « la désillusion », alors que son mari qui pourtant dit partager les tâches est dans « l'illusion de l'égalité ». Le croisement de ces deux méthodes permet ainsi d'illustrer les conclusions de Patricia Roux (2008) sur les conceptions profanes de la division sexuelle du travail. L'auteure remarque : « (...) en s'affirmant égalitaires tout en prônant des modèles d'organisation domestique inégalitaires, les hommes montrent un certain intérêt à vivre dans l'illusion de l'égalité. Les

femmes pour leur part vivraient dans la désillusion, du moins celles qui ne voient plus d'autres perspectives de justice que la réalité, souvent inégalitaire, qu'elles doivent affronter » (P.128).

Néanmoins, mes entretiens restent fondamentaux à côté de mon observation. D'ailleurs, comme le témoigne cette scène de discussion du couple, l'observation en tant que méthode ne fait pas appel uniquement à la vue comme sens mais aussi à l'ouïe. Si on ne pose pas forcément de question quand on observe, on entend quand même les individus observés parler. Comme le dit Bourdieu, en sciences sociales, les sujets de la recherche restent des « objets parlants », même quand ce n'est pas forcément leur parole qui intéresse l'observateur-trice. Par exemple, dans mon observation-participante chez Madame Forbe, non seulement j'ai observé ses comportements qui marquent probablement sa relation avec son habituelle travailleuse haïtienne, mais j'ai aussi discuté avec elle. Cette patronne me considérait comme sa « dame de compagnie » au sens où mon travail auprès d'elle ne consistait ni à prendre soin de son corps, ni à m'occuper de son espace de vie, mais plutôt à lui tenir compagnie. Il s'agissait de rester à ses côtés à des moments où elle risquait de faire des crises d'angoisse, à faire preuve de présence quand la solitude lui devenait insupportable. Lui parler ou l'écouter devenaient ainsi important à ses yeux. Comme l'expriment les Haïtiennes rencontrées, la parole fait partie intégrante de la relation de travail dans le *care*. Madame Forbe m'a ainsi raconté sa vie sans que je lui aie formulé une quelconque demande de participation à ma recherche. Et dans ses mots, j'avais des informations sur les relations de travail et les relations familiales, sur les rapports sociaux de sexe dans son couple ainsi que sur les rapports sociaux de race et Nord/Sud marquant sa relation avec son employée. Avec leur immersion dans le fait social observé, les observateurs-trices parlent aussi aux gens qui leur parlent à leur tour. Ce qui reste différent de la relation d'entretien clinique c'est l'absence d'un consentement à la parole. D'après Florence Giust-Despraries (2004), ce consentement donné explicitement par les sujets de la recherche transforme l'offre de recherche en la demande des interviewé-e-s. Tout se passe de telle sorte que cette offre de recherche rencontre une demande –même implicite ou indirecte– des participantes, demande que représente ce besoin de produire du sens sur leur vécu, ou d'être écouté-e-s et compris-e-s. Et dans l'entretien clinique qui reste très peu directif, ces sujets de la recherche peuvent s'exprimer « librement », sur leur quotidien, sur ce qui paraît banal donc visible, et sur ce qui paraît plus profond, plus invisible. Le dicible proposé mène à ce qui est longtemps resté indicible, invisible, de telle sorte que les chercheurEs accèdent à des données qui auraient échappé à la simple observation. C'est ainsi qu'en discutant avec les femmes, je me suis rendue que certains comportements qui, visiblement, apparaîtraient comme de la soumission ou du consentement à l'oppression, sont des stratégies de survie. Faire comme si de rien n'était face à des attitudes pourtant humiliantes est ainsi décrit par les travailleuses domestiques haïtiennes comme une manière de « faire avec ». C'est aussi cette parole « librement exprimée » qui permet d'appréhender les rapports sociaux, même si on peut déjà les entrevoir dans leurs effets sur les situations observées. La maison des patronnes témoignait ainsi de leur place dans les rapports sociaux de classe. Cependant, même si l'observation de l'habitat permet d'accéder aux rapports sociaux, ces rapports restent peu visibles « à l'œil nu », difficilement observables. Par conséquent, c'est en analysant les relations sociales que j'appréhendais les rapports sociaux. Je passe alors par l'observation du micro/mésosocial (la relation de travail) pour accéder aux rapports sociaux que Danièle Kergoat (2000) classe plutôt dans le macrosocial. En cela, je reste aussi proche d'un principe clinique qui postule que le micro et le macrosocial sont étroitement liés. Mais si dans l'observation de certaines familles j'ai eu accès à la relation de travail domestique (et donc à la division sexuelle du travail qui fait remonter aux

rapports sociaux de sexe) il m'a été plus difficile d'observer la relation de service domestique. Quand je discute avec les patronnes françaises, les travailleuses haïtiennes sont rarement présentes. Quand je discute avec les servantes à Port-au-Prince, souvent dans la maison de leur patronne comme je l'ai mentionné plus haut, ces patronnes ne sont pas présentes. Tout se passe de telle sorte que la relation verticale féminisée -dans ce service domestique où la travailleuse remplace souvent une patronne qui travaille, elle, à l'extérieur- soit plus décrite (par les mots des interviewées) qu'observée. Bien entendu, cela ne signifie pas que les relations sociales dans le service domestique ne sont pas observables.

De plus, le discours de ces femmes révèle certains paradoxes des rapports sociaux dans leur expression concrète. Ces paradoxes racontés auraient échappé à mon observation. Par exemple, j'ai saisi en écoutant les femmes haïtiennes en France qu'il leur semblait possible voire indispensable de développer de « bonnes relations » de travail avec leur patronne alors que celles-ci se situent autrement qu'elles dans les rapports de classe, de race et Nord/Sud ; que la relation pouvait être « bonne » malgré les expressions violentes des rapports sociaux dans ces relations de travail. La « bonne relation » qu'un-e observateur-trice pourraient prendre pour de la soumission apparaissait dans le récit de ces travailleuses comme une stratégie pour s'assurer un minimum de bien-être au travail. C'est aussi par les entretiens que j'ai pu comprendre comment ces femmes intériorisaient ces rapports sociaux ou au contraire luttait contre eux.

Les entretiens permettent d'aborder dans sa complexité l'expression des rapports sociaux. Il est donc essentiel d'ajouter l'entretien qualitatif à l'observation, d'autant plus que l'entretien n'empêche pas d'observer. Il faut associer le visible et le dicible pour étudier l'invisible et l'indicible.

De l'immersion à l'implication

Dans l'ethnologie, on a souvent affaire à une immersion dans le vécu des personnes observées pour mieux accéder aux informations. Cette immersion, parce qu'elle fait aller « du dehors au-dedans », me fait penser à la posture du « regard éloigné » que Nassima Moujoud (2007) critique dans l'anthropologie. Même si aujourd'hui les ethnologues/anthropologues ne réservent plus leur regard exclusivement aux sociétés qui leur sont « autres », cette posture du regard éloigné continue à marquer les sciences sociales et à délégitimer les chercheurEs qui observent les situations dans lesquelles elles sont prises elles-mêmes, surtout quand ces chercheurEs sont dominéEs dans les rapports sociaux. Les recherches portées par les minoritaires comme les études subalternes, postcoloniales ou féministes, ont critiqué cette délégitimation des chercheurs minoritaires dans l'étude des situations sociales qui les concernent. La *standpoint theory* dans la recherche féministe a ainsi défendu le fait que tous les points de vue étaient situés, pour critiquer la prétendue objectivité reconnue plus aux savoirs portés par les dominants que par les dominéEs. Et dans le *black feminism*, Patricia Hill Collins (2008) critique le positivisme qui s'imbrique avec la suprématie blanche et l'androcentrisme dont Nicole Claude Mathieu (1991) critique également la prégnance en ethnologie. Comme le dit Colette Guillaumin (1981), le point de vue des chercheurEs minoritaires a même certains avantages. Et dans ma recherche, le fait de partager avec les femmes haïtiennes leur position dans les rapports sociaux de race et les confrontations Nord/Sud a poussé ces femmes à me prendre plus facilement comme une alliée (voire une « pareille »), à m'accorder leur confiance pour les entretiens ou l'observation. J'étais « dedans » même si je ne vivais pas forcément toutes les situations sociales vécues par ces femmes avec qui je partageais souvent une même place dans

certains rapports sociaux. J'observais à partir de ces points qui, entre elles et moi, étaient souvent « communs ». J'observais avant même d'avoir pensé à construire mon objet de recherche ou mon cadre d'entretien. Je n'ai donc pas eu à m'immerger pour observer. Le dedans et le dehors ne pouvaient jamais se séparer, soit pendant l'observation ou pendant les entretiens.

Quand au contraire unE chercheurE occupe la place de dominéE dans un rapport social contrairement à son interlocuteur-trice, cela influe sur l'immersion, marque l'observation et aussi les entretiens. Il faut alors tenter d'éviter une identification sans distance à la souffrance des personnes interviewées, même lorsqu'on partage avec elles une même place dans le rapport social étudié. Ce recul qui ne revient nullement à s'effacer ou à faire taire sa subjectivité est indispensable. Dans mon cas, il a été possible grâce à une rigoureuse investigation documentaire. Lire sur les rapports sociaux en tant que dominée m'a permis de voir comment les dominé-e-s étaient perçues (soit par les dominé-e-s ou au contraire par les dominant-e-s), confrontant ainsi ma perception à d'autres. Plus tard, sur le terrain, c'est aussi l'ouverture au point de vue des interviewées qui m'a permis de prendre de la distance face à mon regard sur elles. Le doute scientifique est nécessaire, même quand on travaille sur des faits qu'on a l'impression de trop bien connaître pour les avoir vécus soi-même.

Parfois, l'immersion au sens d'*infiltration* me paraissait possible, même si elle n'était pas visée au départ. Madame Forbe n'a jamais pu me considérer que comme une femme Noire, Haïtienne, du Sud, ce qui fait qu'elle m'a automatiquement proposé de devenir sa « dame de compagnie », alors que je voulais me présenter plutôt comme doctorante. Cette association directe entre le fait d'être Noire (et ici haïtienne) et une disponibilité pour le service domestique a d'ailleurs fait l'objet de plusieurs recherches comme celles de Rollins (1990). C'est cette même assimilation révoltante que Kéli, travailleuse de *care* haïtienne, dénonce chez les patronnes françaises : « *Elles restent avec la même mentalité. Donc elles pensent constamment..., que toi tu es encore..., que le Noir est là pour bourriquer, pour faire tous les travaux à leur place, comme... C'est comme si tu es toujours dans... Ils gardent toujours la même mentalité : tu es esclave, tu es Noir.e, tu es esclave, tu ne sais rien* ». J'étais une haïtienne, pour Madame Forbe, ce qui ne m'autorisait pas à prendre la casquette de chercheuse. Dans ce cas précis, l'infiltration était possible voire imposée, et cette « observation participante » m'a menée vers l'approfondissement de la relation verticale du service domestique. Avec une autre patronne française à qui je me suis présentée par mail, mon nom de famille m'avait trahie. Il était clair que j'étais chercheuse, mais tout aussi clair que je n'étais pas française. Il était difficile de rester une observatrice cachée, même si ce n'était pas le but. Madame Aix pouvait alors me situer dans cette recherche, anticiper mon point de vue, se douter de possibles liens entre moi et sa nounou haïtienne. Cet échange avec elle en dit long :

« Donc, si je viens vers vous en tant que haïtienne pour comprendre votre rapport de travail avec une personne haïtienne qui est dans une position hiérarchique inférieure par rapport à vous, je me demande est-ce que, est-ce que ça vous fait pas peur aussi...

-Alors au tout début... (...)Et je m'suis posée la question : 'qu'est-ce que j'fais ?'. Puis, euh...Alors...Votre nom est quand-même assez spécial, quoi !

-Ah, ok.

-Et, je m' suis dit : 'Wow, c'est quoi, cette..., C'est qui cette personne ?', quoi ».

Ma place dans les rapports sociaux, partagée ou non avec les personnes observées, a eu des effets à la fois sur l'observation et l'entretien, favorisant l'une plutôt que l'autre de ces deux techniques. Et dans d'autres contextes où mon statut de chercheuse restait complètement ignoré, il n'est pas forcément facile de me comporter en observatrice cachée voire « neutre », tant l'expression du

rapport social me semblait insupportable. Laurette était la seule Noire du village avant que je vienne séjourner quelques jours chez elle. Je me promenais avec elle et les habitants du village se penchaient de manière indécente à leur balcon pour nous regarder. Il m'était impossible de rester insensible face à cette expression violente des rapports sociaux de race. Mais l'approche de la *standpoint theory* m'a fait profiter de ma proximité quoique angoissante avec la situation observée ou racontée. En référence à Patricia Hill Collins (2008) par exemple, je pouvais m'autoriser à regarder, en me disant que mon point de vue était aussi légitime que celui des chercheur-e-s qu'on ne regarderait pas de manière indécente, et que ma proximité avec le vécu observé pouvait apporter des éléments nouveaux à la compréhension des faits étudiés.

Néanmoins, au lieu de rechercher l'immersion, j'ai plutôt favorisé l'analyse de mon « implication » dans la recherche. Il s'agissait de reconnaître en quoi mon point de vue faisait partie de ma vue, comment j'apparaissais dans ce que je voyais et comment ce que j'écoutais faisait écho en moi. La sociologie clinique qui, comme la *standpoint theory*, critique le rejet de la subjectivité (de Gaulejac, 2009), propose plutôt aux chercheurEs d'effectuer une analyse de leur implication dans la recherche, de ce que les situations observées rappellent de leur vie, et de ce que la place des chercheurEs dans la relation sociale de recherche leur permet de voir ou pas. En reprenant les réflexions de Georges Devereux (1980), la clinique porte à regarder la partie de soi qu'on ne cesse d'avoir sous les yeux quand on regarde l'Autre, et à déterminer en quoi cette part de nous recherché/reconnu chez l'objet observé influe sur notre vision. Le-la chercheurE devient ainsi le premier objet de sa recherche comme l'énonce Jacqueline Barus-Michel (1986). Sans forcément analyser l'impact des rapports sociaux sur cette place des chercheurEs dans la relation de recherche et la production de la connaissance, et sans lutter spécifiquement pour la légitimité des chercheurs minoritaires, la sociologie clinique rend légitime la pensée construite à partir du « dedans ». Et quand on ajoute à cette posture clinique l'approche du point de vue situé, on reconnaît que les chercheurEs partagent avec les sujets de la recherche surtout une place (commune ou différente, place de dominante ou de dominée) dans les rapports sociaux croisés. Cette place fait que l'œil n'est jamais nu mais toujours habillé par l'appartenance sociale de l'observateur-trice, toujours voilé par les rapports sociaux.

L'observation et les entretiens se construisent ainsi dans une intersubjectivité valorisée dans ma recherche. Mais c'est surtout le recours aux entretiens qui a fait que ma recherche ne soit pas uniquement le fruit de la subjectivité, ou que mon observation ne devienne pas que le reflet de mon point de vue. Si je reste impliquée et engagée, si je partage plusieurs points communs avec certaines femmes interviewées, il ne s'agit pas d'une recherche sur moi. Barus-Michel (2013) invite à ne pas confondre dans la recherche « la reconnaissance de la part de soi » et « la recherche de soi ». Le narcissisme méthodologique enfermerait l'observateur-trice dans un nombrilisme qui lui ferait voir dans les phénomènes sociaux uniquement le reflet de son propre vécu. Ma voix, mon point de vue, prendrait alors le dessus sur ma vue de telle sorte que je verrais dans la vie des femmes simplement ce que j'aurais envie de découvrir chez elles ou chez moi. Plus qu'en les observant, en mettant en avant la parole de ces femmes, je mets à distance ma propre parole, mon propre point de vue. Quand on écoute, on se tait. L'écoute développée dans ma recherche avec le moins de directivité possible m'a forcée à l'honnêteté intellectuelle, à respecter les points de vue contraires exprimés par les patronnes françaises notamment. C'est alors seulement que j'ai pu les regarder non pas seulement comme des personnes dominantes dans les rapports sociaux de classe, de race et Nord/Sud, mais aussi comme des personnes dominées dans les rapports sociaux de sexe, ce qui

explique d'ailleurs leur recours à l'externalisation. Avant d'écouter Madame Aix raconter sa journée, je ne penserais pas que même en employant à la fois une nounou, une baby-sitter et une femme de ménage, il pouvait lui rester si peu de temps pour elle-même. J'ai mesurer à quel point la substitution pouvait rester partielle au-delà de ce que je pouvais imaginer, ce qui m'a conscientisée un peu plus sur le fait que, si ces femmes patronnes françaises sont plus privilégiées que leur employées, elles subissent malgré tout le poids de la division sexuelle du travail. Plus que ce que je lisais ou que je pouvais observer, c'est surtout le discours de ces femmes qui m'a convaincue. Les entretiens m'ont ainsi permis de passer d'une posture de jugement face à ces femmes à une attitude compréhensive. Et en ce sens, l'entretien, plus que l'observation, m'a fait avancer dans la prise en compte de l'articulation des rapports sociaux.

L'analyse des données est une phase essentielle dans cette sociologie qui, même si elle favorise l'expression du vécu, réfute tout empirisme naïf et absolu. Giust-Desprairies (2004) énonce : « *Aucun matériel ne parle de lui-même. Le chercheur lui donne la parole à partir de cette première construction implicite intuitive, qui peut procéder par la mise en résonance, par les associations, et qui dénote un mode d'appropriation qui a à voir avec l'activité de pensée et la mise en forme d'une signification* » (p. 127). Aussi l'auteure propose-t-elle d'ajouter à l'écoute une phase d'élaboration ultérieure, *in situ*, qui permet de dégager du sens. Toutefois, elle précise qu'il ne s'agit pas pour le-la clinicienNE de faire montre d'une « toute puissance interprétative ». Dans cette phase d'analyse, la parole des participant-e-s continue à être effective au sens qu'il existe le retentissement chez le-la chercheur de ce qu'il-elle entend chez l'autre. « Se taire » ne revient certainement pas à faire taire toute sa subjectivité soit sur le terrain ou dans l'analyse. Il s'agit non pas de s'effacer mais de faire de la place pour l'autre également, de « se déplacer » pour rester disponible aux effets de surprise, à ce qu'on ne savait pas d'avance dit Giust-Desprairies (2004). Elle ajoute qu'avec cette posture, l'analyse qui fait place à l'autre modifie le regard du-de la chercheur-e qui accepte de faire bouger ses représentations. La parole de l'autre change ainsi la théorie, les intuitions et hypothèses de départ. « *L'analyse clinique est un décentrement* », dit cette auteur qui ajoute qu'elle fait émerger non seulement de la connaissance mais aussi de la reconnaissance. Cette reconnaissance de la part de l'autre est au cœur même de la sociologie clinique, ce qui fait que l'altérité marque le terrain comme l'analyse des données. L'écoute n'est pas un simple moyen de recueillir les données vouée à disparaître au moment de l'analyse. C'est un principe au fondement de la clinique qui priorise ainsi une écriture proche de la parole des gens. Il en résulte des textes à multiples voix où le discours savant ne prend pas toute la place. Le vécu accompagne le concept, selon la formule de Henri Lefebvre qui propose d'« *éviter le double piège du vécu sans concept et du concept sans vie*³ ».

De la participation des savants à la participation des sachants

Pour observer et discuter avec les femmes, je participais à des événements de leur vie. En France par exemple, j'ai assisté à plusieurs activités de la communauté haïtienne comme les manifestations culturelles, religieuses, universitaires ou politiques. J'assistais parfois à certaines réunions associatives de même que je participais à des événements plus intimes comme des baptêmes ou anniversaires. Ma participation dans leur quotidien m'a permis de créer avec ces femmes un lien de confiance qui m'a fait accéder à leur parole. La participation devenait ainsi irrécusable et

3 Cité dans Vincent de GAULEJAC et Shirley ROY (dir.) (1993), p. 322.

irréductible du fait même de la relation de recherche. Je discutais avec ces femmes chez elles, ce qui rendait à la fois l'observation et la participation dans leur vie presque automatique.

Je portais alors la double casquette d'Haïtienne et de doctorante. Je restais honnête dans cette participation où ma présence dans les événements (fêtes, manifestations, rencontres associatifs, etc.) répondait aussi à un besoin personnel, celui d'être avec « les miens », de me baigner dans ma langue maternelle, de me recueillir dans une ambiance accueillante face au racisme etc. Ma double casquette était dévoilée autant que possible, ce qui faisait fuir certaines femmes ou au contraire poussait d'autres à la participation.

Dans bien des cas, ma présence changeait forcément la situation à observer, comme mon immersion quelques jours dans le quotidien de Laurette, cette assistante maternelle. Ma présence a influencé le comportement des enfants, et peut-être également celui des parents, même si ceux-là ne savaient pas qu'ils étaient observés eux ou leurs enfants. Parfois, mon statut de doctorante n'est pas forcément bien compris par les interlocutrices, comme Madame Forbe qui me prend tout simplement pour son assistante de vie. Quand je lui dis que je suis doctorante/étudiante, elle me dit : « vous travaillez dans quoi encore ? ». Je suis allée remplacer sa travailleuse haïtienne, ce qui m'a fait travailler comme son assistante de vie. Cette observation-participante m'a permis d'avancer dans la prise en compte des rapports sociaux par l'observation des relations de travail. Mais malgré tout, il existait des écarts entre la relation de Madame Forbe avec moi et celle qu'elle entretenait avec son assistante de vie habituelle. Je faisais à cette travailleuse un retour sur le travail auprès de sa patronne, et elle fut surprise d'apprendre que Madame Forbe me saluait en m'embrassant. Jamais cette patronne n'avait un tel comportement avec elle. Cela montre que, même dans une observation-participante, la situation qui se donne à voir ne reproduit pas forcément la situation « réelle » qu'on cherche à saisir.

En outre, les rapports sociaux ont des impacts sur la relation de recherche en elle-même, et donc sur cette situation d'observation-participante ou sur les entretiens. En discutant avec moi, Madame Forbe a fait preuve d'autorité et parfois d'agressivité, ce qui peut aussi s'expliquer par sa position de classe (face à moi qui passait pour sa « dame de compagnie »), par sa position de race face à la femme noire que je suis, et par son statut de femme du Nord face à moi qui suis migrante. Quand je demande à cette femme qui raconte sa difficulté de trouver des employées disponibles si elle envisage l'option d'aller en maison de retraite, elle riposte : « *Non ! Ah non !... Nn... Non ! Taisez-vous ! Ne m'parlez pas de ça ! Je... je ne veux entendre parler de rien d, je veux rester là!* ». Je n'ai pu m'empêcher de me demander en quoi ma position de subalterne face à elle déterminait à ce moment précis son regard, le ton de sa voix, les mots utilisés, etc.

De même, avec Madame Aix qui donne son « consentement éclairé » pour participer à ma recherche, je reproduis dans nos rapports certains comportements empreints de déférence, la déférence faisant généralement partie de la relation de service domestique entre patronnes blanches et travailleuses racisées (Rollins, 1990). Avec elle, je suis plus « stressée » qu'avec les travailleuses domestiques Haïtiennes, j'ai plus peur de son jugement. Est-ce que j'enlève mes chaussures ou pas quand je rentre dans son salon ? Quel risque je prends si je traverse le feu rouge pour la rejoindre sans retard sur le trottoir d'en face ? Le regard de la personne observée prend un poids considérable quand la personne observatrice n'est pas légitime du fait des rapports sociaux. Et à ce moment là, la relation sociale de recherche peut rappeler la relation sociale de travail.

Barus-Michel (1986) énonce qu'il existe une dissymétrie fondamentale entre les sujets de la recherche et les chercheurEs, dans la relation de recherche qui met ceux-celles-ci en position de

supériorité. C'est d'ailleurs ce que me dit Madame Aix qui me rappelle que je suis sociologue, que je fais une thèse, que c'est moi qui pose les questions, qui analyse, etc. L'œil observant regarde un peu de haut. Avec les femmes haïtiennes aussi, ma casquette de doctorante me rend déjà supérieure même si je partage en partie ce vécu de migration. A son fils qui lui dit : « *Génial! Maman va être la superstar d'un livre* », Denise répond : « *Mais non, c'est Myrlië qui sera la super star. C'est son livre après tout. C'est elle qui écrit.* ». Sauf que quand le-la chercheurE est minoritaire dans les rapports sociaux et que la personne interviewée est dominante (ici Madame Forbe par exemple), le-la chercheurE peut alors se sentir écraséE, et la relation de recherche peut laisser transparaître la force des rapports sociaux. En outre, la limite de la participation c'est qu'on ne peut pas totalement se mettre à la place des autres, fondre totalement dans la situation observée. Quand ce ne sont pas les rapports sociaux qui limitent, ce sont d'autres facteurs comme le niveau d'éducation et l'âge. La « différence culturelle » que Madame Aix dit ressentir face à sa nounou haïtienne face à laquelle elle se sent distante, est plus difficile à ramener quand il s'agit de définir sa distance face à moi qui suis plus instruite que sa nounou. Je lui dis : « *Moi, par exemple, vous sentez une différence culturelle par rapport à moi par exemple ?* ». Elle me répond :

« Ben ouuuf ! On est dans une..., (elle rit) on est dans une, on est dans une relation..., mais non non non, je réfléchis parce que..., non, y a pas une..., vous, vous êtes dans une situ... C'est... C'est assez ... spécial comme positionnement, parce que à la fois, vous m'posez des questions, et vous êtes dans... vous êtes en train de faire une thèse... Donc euh, vous êtes dans une réflexion sur tout ça, et en même temps, vous êtes de Haïti, donc... C' que je peux vous raconter sur Zaya, vous pouvez le comprendre beaucoup mieux que moi en fait. Voilà ! (...) Donc, est-ce qu'y a une différence culturelle, oui. Et puis en plus vous êtes dans un travail de réflexion, vous êtes en train d' me... (elle rit) faire une introspection sur ma relation de mère, machin,... oui oui, C'est... Non, c'est pas une différence culturelle, c'est une différence euh, euh... j'sais pas comment le qualifier, mais euh, ... Vous réfléchissez à tout ça, donc, moi je vous raconte, je vous déballe... c' que je vis, donc euh... C'est pas forcément euh... ».

Mon niveau d'instruction et mon rôle de doctorante font que probablement Madame Aix se comporte différemment face à moi que dans sa relation de travail avec sa nounou. Dans mon observation et ma participation lors des entretiens dans sa maison, ce n'est pas aux expressions les plus violentes des rapports sociaux que j'ai assisté. Et dans son discours, le racisme ne se laissait entrevoir que de manière subtile. Dans le cas d'une observation-participante, si mon statut de doctorante resterait caché, j'aurais peut-être accès à une expression plus directe du racisme. Et en même temps, quand j'écoute les travailleuses haïtiennes, je me rends compte que dans la confrontation directe de travail également, le racisme se manifeste de manière subtile. Aujourd'hui, en France, dans la relation de service domestique, le racisme reste subtil, à peine dévoilé ; de même que aujourd'hui, en France, pour déceler le sexisme dans les relations de couple de ces femmes patronnes, ce n'est pas forcément la violence physique qu'il faut rechercher. Les rapports sociaux s'expriment de manière complexe dans les relations sociales, ce qui fait que parfois l'observation-participante n'apporte pas forcément des informations radicales face à celles qui s'expriment dans les entretiens ou dans une participation limitée dans la vie des personnes observées. La violence directe ne représente qu'une des multiples formes d'expression des rapports sociaux. Lorsque cette violence directe n'existe pas, il faut une attention plus aiguë pour observer les rapports sociaux. Cette attention est indispensable à la fois aux chercheur-e-s et aux participant-e-s à la recherche. Les patronnes françaises interviewées se prononçaient contre le racisme, apprenaient à leurs enfants à ne pas reprendre les propos racistes, et ne laissaient entrevoir qu'un racisme subtil, souvent à leur insu. Je pouvais faire cette déduction à partir de mes entretiens avec ces patronnes, mais les femmes

haïtiennes interviewées m'avaient déjà expliqué cette réalité. Dans un cas comme ça, c'est comme si mon observation chez ces patronnes ne m'apportait rien de nouveau. Cela laisse supposer aussi que, même une observation-participante dans la maison de ces patronnes ne m'ouvrirait pas la porte à une expression plus directe du racisme. Mais alors, face à un racisme aussi subtil, comment partager mon point de vue avec la personne interviewée ou observée ? Comment dire à ces patronnes ce que je voyais, entendais, ressentais, sans me faire traiter de paranoïaque ?

Tout compte fait, ma participation en tant que doctorante, dévoilée ou pas, a été instructive même si elle était difficile ou limitée. Mais ce qui m'a paru le plus important c'était moins ma participation en tant que doctorante dans la situation observée que la participation de ces personnes observées dans ma recherche. Cette participation tout à fait autre est d'ailleurs fondamentale, puisque ces femmes restent les premières spécialistes de leur vécu d'employées ou d'employeuses. Ces personnes *sachantes* (Broda et Roche, 1993), porteuses d'un véritable savoir sur leur vécu, étaient ainsi invitées à parler dans ma recherche.

A côté de l'observation, le sens des entretiens réside dans le fait de proposer aux personnes sachantes et parlantes de se positionner en tant que porteuses de savoir légitime. Je ne pars pas du principe que ce que je vois en tant qu'observatrice est invisible pour les femmes observées. Ces personnes voient aussi, se voient et sont pleinement capables de compréhension et de jugement sur ce qu'elles laissent voir ou ne peuvent cacher. C'est ce qui manque dans l'observation en général, surtout quand il s'agit de regarder les populations minoritaires. A défaut de transformer ces minoritaires en savantEs (ce qui reviendrait à favoriser ou légitimer leur entrée dans le milieu universitaire par exemple), il faut au moins les reconnaître comme de véritables sachantEs et leur proposer ainsi de co-construire l'analyse avec les personnes qui les observent. Les entretiens, en reconnaissant à ces personnes sachantes le droit à la parole, cassent avec la tradition du silence imposé, tradition qui correspond à la face idéale des rapports sociaux. Les récits de vie représentent un combat contre la domination (De Gaulejac, 2000), aussi par ce droit à la parole et à la participation au savoir que cette technique établit. La méthodologie est alors plus juste, dans une science où les personnes observées deviennent des sujets et non de simples objets dans la production de savoir sur leur vécu. Ce principe clinique rejoint ainsi l'épistémologie féministe qui, pour Olivier et Tremblay (2000), doit garantir la participation des femmes au processus de recherche. Le petit garçon répond à Denise : « *Dans ce cas, vous êtes toutes les deux les superstars du livre car Myrlie écrit mais c'est toi qui parle* ». Cela illustre tout à fait la co-construction du savoir que les entretiens favorisent plus que l'observation.

Par ailleurs, les femmes décident de se laisser observer ou pas, en donnant ou non leur accord pour participer à ma recherche. Je leur reconnais ainsi le droit de se cacher, de se soustraire à l'observation. Je leur épargne la honte comme celle d'exposer leur maison de femmes pauvres au regard « inquisiteur ». En leur disant que je les regarde, je leur donne la chance de « s'habiller », de « se maquiller » si elles le veulent. Le respect de l'intimité, de la dignité de la personne observée devrait avoir un sens particulier dans la recherche féministe, les femmes étant souvent soumises au voyeurisme de tout ordre. Broda et Roche (1993), en se référant à M. Hadad, critiquent dans l'observation ce côté « voir sans être vu » qui serait le mode privilégié de l'agression de l'autre. La science peut donc se passer de « caméras cachées », d'autant plus que l'objectivité ne consiste nullement à tout voir ou à tout dévoiler. Les entretiens permettent d'avoir plus explicitement l'accord des personnes observées. Et même dans ces entretiens, le principe clinique est d'établir à la fois le droit de dire et celui de ne pas dire. A la fin de ces échanges, j'expose aux femmes autant que

possible mes observations qu'elles sont invitées à juger. En leur donnant ce droit de me juger, j'accepte d'être observée par ces femmes que j'observe. Voir et laisser voir qu'on voit, soumettre son regard à la parole des personnes observées, c'est leur reconnaître le choix de se laisser observer ou pas. L'objectivité ne réside pas plus dans ce que pensent/voient les chercheurEs que dans ce que leur disent les personnes observées. Et l'analyse consiste à prendre de la distance non pas uniquement face à ce que disent les individus observés mais aussi face à la vision des observateur-trice-s. La recherche sociologique n'étant pas une simple retranscription des entretiens, il faut effectivement éviter « l'illusion empiriste » (de Gaulejac, 1987) qui instaure la dictature du récit. Mais aussi absurde que cela puisse paraître, on devrait rompre la relation de recherche quand le-la chercheurE croit plus en ce qu'il-elle voit qu'en ce qu'on lui dit.

Le fait est que si mon observation me permet de voir, le point de vue des participantes sur mon observation permet de mieux voir. Les chercheurEs se lavent les yeux en tendant l'oreille ce qui les mène au-delà du visible. Et les commentaires des personnes observées rendent le phénomène étudié plus visible, plus intelligible, non seulement pour les observateurs mais aussi pour les personnes observées elles-mêmes. Avec les femmes françaises comme les femmes haïtiennes, je reçois souvent des « *Tu m'as aidée à voir; à mieux voir...* » alors que je ne fais que les amener à parler sur ce que leur vécu laisse voir. Ce plus d'intelligibilité ne serait pas possible si j'avais gardé mes observations pour moi sans les partager, ne serait-ce qu'un peu, par des entretiens.

Conclusion

J'observe finalement, je participe forcément, et j'interviewe prioritairement. Ces trois actions restent étroitement liées dans ma démarche méthodologique même si l'une peut dépasser l'autre en fonction des moments de la recherche et de la situation où ces femmes et moi sommes prises. L'observation me paraît nécessaire mais non suffisante pour comprendre les rapports sociaux dans lesquelles sont prises ces femmes employeuses ou employées, en France ou en Haïti. Il me faut la compléter par des entretiens avec les personnes observées à qui j'accorde une écoute active et sensible, sur ce qu'elles partagent ou pas avec moi dans les rapports sociaux. Ces personnes participent à ma recherche de telle sorte qu'elles et moi voyions mieux après, ensemble. En me racontant leur vie, ces femmes construisent un grand récit de la complexité des rapports sociaux, complexité qui aurait échappé à ma seule observation. Demander aux femmes observées leur point de vue sur ce que j'observe, sur ce qu'elles laissent voir, m'empêche d'être trop sûre de ce que je vois. En leur donnant la chance de commenter mes commentaires, d'analyser mes premières analyses, je peux mesurer l'écart entre ce que je crois voir et ce qu'elles croient laisser voir. Ce que je crois voir reste important, mais quand il est jugé par les femmes concernées, il participe mieux à la co-construction de sens. Le doute scientifique m'ouvre la porte à l'évaluation des interviewées et m'aide ainsi à mieux dépasser les « apparences », les préjugés créés par les rapports sociaux et repris dans la relation de recherche. Le fait même de donner la parole aux femmes observées force la science à critiquer les rapports sociaux. « *L'essentiel est invisible pour les yeux* », cette phrase de St-Exupéry reste sinon une vérité scientifique, un appel à renouer avec l'un des prémisses de la démarche scientifique : la curiosité intellectuelle.

Bibliographie

- BARUS-MICHEL Jacqueline (1986), « Le chercheur premier objet de la recherche », *Bulletin de psychologie*, tome XXXIX, No 377, 801-804.
- BARUS-MICHEL Jacqueline (2013), « Un objet peut en cacher un autre », dans GAULEJAC Vincent de, GIUST-DESPRAIRIES Florence et Anna MASSA (dir), *La recherche clinique en sciences sociales*, Paris, Erès, 119-132.
- BRODA Jacques et Pierre ROCHE (1993), « Les auteurs du lien », dans GAULEJAC Vincent de et Shirley ROY (dir), *Sociologies cliniques*, Paris, Desclée de Brouwer, 114-127.
- DEVEREUX Georges (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Flammarion.
- GAULEJAC Vincent de et Shirley ROY (dir.) (1993), *Sociologies cliniques*, Paris, Desclée de Brouwer.
- GAULEJAC Vincent de (2009), *L'histoire en Héritage : roman familial et trajectoire sociale*, Paris, Desclée de Brouwer.
- GAULEJAC Vincent de, GIUST-DESPRAIRIES Florence et Anna MASSA (dir) (2013), *La recherche clinique en sciences sociales*, Paris, Erès.
- GAULEJAC Vincent de et Lévy ANDRÉ (dir.) (2000), *Récits de vie et histoire sociale : Quelle historicité?*, Paris, Eska.
- GAULEJAC Vincent de, HANIQUE Fabienne et Pierre ROCHE (dir.) (2007), *La sociologie clinique: enjeux théoriques et méthodologiques*, Paris, Erès.
- GUILLAUMIN Colette (1981), « Femmes et théories de la société. Remarque sur les effets théoriques de la colère des opprimés », *Sociologie et sociétés*, Vol 2, No13, 19-30.
- GIUST-DESPRAIRIES Florence (2004), *Le désir de penser. Construction d'un savoir clinique*, Paris, Téraèdre.
- HARDING Sandra et al (1987), *Femmism & Methodology*, Milton Keynes, Open University Press.
- HILL COLLINS Patricia (2008), « La construction sociale de la pensée féministe Noire », dans DORLIN Elsa, *Black feminism: Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Paris, L'harmattan, 135- 175.
- JOSEPH Rose Myrlië (2013), « Implication dans la recherche: des points communs aux points de rencontre », in GAULEJAC Vincent de, GIUST-DESPRAIRIES Florence et Anna MASSA (dir), *La recherche clinique en sciences sociales*, Paris, Erès, 133-150.
- KERGOAT Danièle (2000). « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». dans HIRATA Helena et al., *Dictionnaire critique du féminisme*, Paris, PUF, 66-71.
- MATHIEU Nicole Claude (1991), *L'anatomie politique : catégorisation et idéologies du sexe*, Paris, Côté-femmes.
- MOUJOURD Nasima (2007), *Migrantes, seules et sans droits, au Maroc et en France. Dominations imbriquées et résistances individuelles* (thèse de doctorat), Paris, EHESS.
- OLLIVIER Michèle et Manon TREMBLAY (2000), *Questionnements féministes et méthodologie de la recherche*, Montréal, L'Harmattan.
- ROLLINS Judith (1990), « Entre femmes », *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol 84, 63-77.
- ROUX Patricia (2008), « Conceptions profanes de la division sexuelle du travail », dans Magdalena ROSENDE et Natalie BENELLI (dir.), *Laboratoires du travail*, Lausanne, Antipodes, 117-128 ;
- SIXTO Maurice (1976), « Le corallin du Célibataire », *Souvenirs d'Haïti : Choses et gens entendus*, USA, Rotel records.

Rose-Myrlië Joseph
2014